

INSERTIONS

St'adressee de 10 heures du matin à 6 heures du soir: 40, Rue Maciel.
De 8 à 10 heures du soir rue 25 de Mayo 59.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

Téléphone à La Cooperativa N.º 339

Impreso en los Talleres de El Siglo

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

Rédacteur en chef: J. G. BORON DUBARD — Rédaction et Administration: 46, rue Maciel.

Jul 14.

La question politique prime tout pour le moment en cette lumineuse et hygiénique cité de Montevideo, et donne lieu à d'intéressantes polémiques. M. Carlos María Ramírez et Angel Floro Costa, *El Siglo*, *La Razón*, *La Nación*, — pour ne nommer que les champions du *primo carcello*, — ont décrété de la panoplie leurs meilleures cuirasses et leurs armes les plus solides pour descendre dans l'arène.

La joute ne manque pas d'agrement pour le spectateur, les champions étant tous de belle prestance et fort experts, mais foil en ce genre.

Mais si les dilettanti et les esthètes — comme on dit dans le savant bargouzingue d'aujourd'hui — y trouvent leur compte, combien marins en doivent rester les philosophes et les patriotes pour qui tout ce cliquets d'opéra, tout ce fracas d'armures est aussi vain que sonore, aussi amusante que retentissante ou élouissant. Les leaders des divers partis n'ont donc, en effet, rien de mieux à faire que de se désidéraliser les uns les autres en se prouvant les uns les autres surabondamment combien versatiles ils ont été, combien fragiles leurs sentiments, combien fugitives leurs convictions.

Quel pendant Bossuet pourrait donner ici, s'il ressuscitait, citoyen de l'Uruguay, à sa monumentale histoire des Variations!

M. Costa a beaucoup de verve, M. Ramírez argumente avec autant de subtilité et plus de grâce que feu Spinoza; et *El Siglo* excelle à couvrir de feu les thèmes de sylogismes impeccables et d'enthymèmes irrefutables; *La Nación*, rajeunie par le baptême qui lui a donné une nouvelle innocence, disserte comme un vrai chevalier. Mais à quoi tout cela rime-t-il et peut-il nous conduire?

C'est du reste une tâche si facile qu'elle en serait puerile, si l'esprit ne la relévait un peu, que de prouver à M. Costa que sa féconde imprévisibilité ménipéenne, gâtrée de contradictions, n'intéresse plus que pour la force qu'il sait donner à ses élucubrations.

Et si l'est pas moins naïf, hélas! à l'auteur de *Nirvaní* de prouver à son contradicteur que certaines sévices à l'égard du provisario! Ces dernières contrastent fortement avec l'indulgence dont il fait preuve naguère éavers le noctambule de la rive Canelones!

C'est pas à ces querelles mesquines que l'opinion voudrait voir s'attarder, ce n'est pas dans ces polémiques qu'il peut lui plaire qu'on dépense, ou plutôt qu'on gaspille, le talent supérieur, le prestige acquis et légitime des hommes dont l'effort devrait être réservé à la solution des grands problèmes sociaux, politiques et économiques du pays.

Plus utiles certainement pourront être les travaux de la Commission nommée pour la Révision des Lois, Règlements et Tarifs de Douane, bien plus utiles que toutes ces politiques où la vanité de gladiateur des combattants l'emporte d'ordinaire sur l'amour de la vérité et la passion de la justice.

Il semble que la Commission dont nous parlons ait accusé mission et qu'elle est résolue à la conduire à bonne fin. Les concours qu'elle sollicite, les lumières dont elle se montre disposée à s'entourer justifient à cet égard, de raisons d'ordinaire sur l'amour de la vérité et la passion de la justice.

Celles-ci, toutefois, ne se réaliseront que si les communiants, dont tant de fois les lamentations et les cris de doléance, les protestations et les anathèmes sont arrivés jusqu'à nous, veulent bien se donner la peine de formuler d'une façon concrète, précise et claire, les modifications qu'ils désirent et dont l'expérience leur a démontré la nécessité et la justice.

Nous croyons devoir insister sur cette considération. Il n'est pas rare, en effet, de rencontrer de braves gens qui, après avoir maudit, sur tous les tons le fisc et la Douane, les législateurs et les tarifs, se dérobent lorsqu'on les prie de formuler régulièrement leurs plaintes pour qu'on puisse les présenter utilement à qui de droit.

Que de fois nous avons demandé des notes sur ce sujet! Que de fois on nous les promissons, sans que jamais nous les ayons reçues!

«Aide-toi, le Ciel t'aidera», dit un vieil adage. Si on veut que la Commission fasse bonne besogne, il est indispensable qu'on l'aide, qu'on la seconde, qu'on lui soumette tous les points dont, tous les griefs constatés.

Les Chambres de Commerce pourront être à cet égard de précieux auxiliaires. La Commission l'a compris, et on ne peut que la féliciter d'avoir, dès le premier moment, sollicité leurs concours. La Chambre de Commerce française se réunit ce soir pour délibérer sur cet appel; nous sommes convaincus que ses membres apporteront un utile contingent d'informations et de renseignements à l'œuvre de réforme projetée.

Les pessimistes — il y en a toujours — disent peut-être que tout cet effort sera illusoire et qu'on n'aboutira qu'à des déceptions. Que gage-t-on à prétager ainsi?

Même si la réforme étudiée ne devrait pas aboutir, le travail ne serait point perdu. Il vient toujours un moment, en effet, où l'iniquité démontre son combat sous l'assaut des hommes de bonne foi, et c'est hâter ce moment que de la mettre en évidence.

Des Antilles, nous ne savons rien dire qui n'a été déjà ressassé. Les dépôches continuent à se démentir mutuellement et à mettre en doute le soir les nouvelles le plus sérieusement affirmées le matin.

A travers ce désastre, on peut toutefois, sans autre fil d'Ariane que le simple bon sens, trouver son chemin si on se tient à égale distance des exagérations andalouses et des hyperboles yankees. Le seul fait qui nous semble acquis est que très réellement un premier corps d'opération a pu débarquer à proximité de Santiago et qu'il s'y est maintenu quelques efforts qu'il fait la défense pour les en déloger.

La Machine à Populus

Paris, 20 mai 1898.
Etudiant ce matin le tableau des élections législatives du 8 mai, quelque incomplet qu'il fut encore, j'ai fait tout d'abord une remarque.

La voici: c'est dans ce système du suffrage

universel, à qualité brutele, et sans degrés, le citoyen élu député l'est uniquement pour son opinion politique et non pas pour sa valeur personnelle. Il en va de même pour le blackboudin.

Je ne vous donne, bien entendu, cette remarque ni pour très forte, ni pour très nouvelle, mais elle est intéressante peut-être et certainement amusante.

Il faut être dur, en effet, au rire philosophique et rebelle aux joies de l'ironie pour résister à la leçon des choses qui se dégagé de l'écho électoral de deux hommes tels que Jean Jaurès et Jules Guesde, lesquels, toute politique mise à part, sont parmi les individualités les plus remarquables de la France actuelle. Soyez sûrs que les électeurs du Tarn et du Nord sont parfaitement avisés, et mieux que tous autres, de la supériorité de ces deux «intellectuels». Les ouvriers de Carmaux savent à n'en pas douter qu'ils eussent été représentés à la Chambre par le meilleur de nos orateurs tribunis, et les ouvriers de Roubaix par un puissant économiste au rôle d'apôtre. Mais il se soutint privés de leurs droits à cause de leurs opinions, donc «ils ont songé». C'est absurde, mais c'est très logique. Le suffrage universel fonctionne. Le seigneur et roi siège Populus, manœuvre sa machine. La masse règne.

Le «joli mois de mai» chanté par les romanciers nous vaut en ce moment de désagréables surprises. Les poètes — ces farceurs — nous parlent de bourgeois éclats, de brises parfumées, de nids en querelle; ils disent que le printemps est le triomphe de l'azur et du soleil, que les sentiers fleuris sont remplis d'ivresse et qu'il est donc de rêver à l'ombre des arbres verts. Et voilà que depuis trois semaines la température s'assied à contre-cour des poétiques complets: les branches triomphantes remblent sous les feuilles transies, la bise qui souffle charrie des rhumes, les chemins sont remplis d'ornières boueuses, et si les ménages d'oiseaux se querellent, c'est qu'ils ont froid l'hiver dans leur gîte au grand air.

Le ciel a perdu la notion du bleu et, sauf peut-être en ma Provence, n'a plus que de mauvaises grilles.

Un journaliste a voulu avoir le secret de cette printanière calamité, et de grand matin, l'autre jour, est allé frapper à la porte d'un astronome. Mon curieux confrère M. Camille Flammarion n'intervient pas pour prendre leur défense, je crois bien que les astronomes et les météorologues vont encore passer un mauvais quart d'heure.

Le «joli mois de mai» chanté par les romanciers nous vaut en ce moment de désagréables surprises. Les poètes — ces farceurs — nous parlent de bourgeois éclats, de brises parfumées, de nids en querelle; ils disent que le printemps est le triomphe de l'azur et du soleil, que les sentiers fleuris sont remplis d'ivresse et qu'il est donc de rêver à l'ombre des arbres verts. Et voilà que depuis trois semaines la température s'assied à contre-cour des poétiques complets: les branches triomphantes remblent sous les feuilles transies, la bise qui souffle charrie des rhumes, les chemins sont remplis d'ornières boueuses, et si les ménages d'oiseaux se querellent, c'est qu'ils ont froid l'hiver dans leur gîte au grand air.

Le ciel a perdu la notion du bleu et, sauf peut-être en ma Provence, n'a plus que de mauvaises grilles.

Un journaliste a voulu avoir le secret de cette printanière calamité, et de grand matin, l'autre jour, est allé frapper à la porte d'un astronome. Mon curieux confrère M. Camille Flammarion n'intervient pas pour prendre leur défense, je crois bien que les astronomes et les météorologues vont encore passer un mauvais quart d'heure.

Le «joli mois de mai» chanté par les romanciers nous vaut en ce moment de désagréables surprises. Les poètes — ces farceurs — nous parlent de bourgeois éclats, de brises parfumées, de nids en querelle; ils disent que le printemps est le triomphe de l'azur et du soleil, que les sentiers fleuris sont remplis d'ivresse et qu'il est donc de rêver à l'ombre des arbres verts. Et voilà que depuis trois semaines la température s'assied à contre-cour des poétiques complets: les branches triomphantes remblent sous les feuilles transies, la bise qui souffle charrie des rhumes, les chemins sont remplis d'ornières boueuses, et si les ménages d'oiseaux se querellent, c'est qu'ils ont froid l'hiver dans leur gîte au grand air.

Le ciel a perdu la notion du bleu et, sauf peut-être en ma Provence, n'a plus que de mauvaises grilles.

Un journaliste a voulu avoir le secret de cette printanière calamité, et de grand matin, l'autre jour, est allé frapper à la porte d'un astronome. Mon curieux confrère M. Camille Flammarion n'intervient pas pour prendre leur défense, je crois bien que les astronomes et les météorologues vont encore passer un mauvais quart d'heure.

Le «joli mois de mai» chanté par les romanciers nous vaut en ce moment de désagréables surprises. Les poètes — ces farceurs — nous parlent de bourgeois éclats, de brises parfumées, de nids en querelle; ils disent que le printemps est le triomphe de l'azur et du soleil, que les sentiers fleuris sont remplis d'ivresse et qu'il est donc de rêver à l'ombre des arbres verts. Et voilà que depuis trois semaines la température s'assied à contre-cour des poétiques complets: les branches triomphantes remblent sous les feuilles transies, la bise qui souffle charrie des rhumes, les chemins sont remplis d'ornières boueuses, et si les ménages d'oiseaux se querellent, c'est qu'ils ont froid l'hiver dans leur gîte au grand air.

Le ciel a perdu la notion du bleu et, sauf peut-être en ma Provence, n'a plus que de mauvaises grilles.

Un journaliste a voulu avoir le secret de cette printanière calamité, et de grand matin, l'autre jour, est allé frapper à la porte d'un astronome. Mon curieux confrère M. Camille Flammarion n'intervient pas pour prendre leur défense, je crois bien que les astronomes et les météorologues vont encore passer un mauvais quart d'heure.

Le «joli mois de mai» chanté par les romanciers nous vaut en ce moment de désagréables surprises. Les poètes — ces farceurs — nous parlent de bourgeois éclats, de brises parfumées, de nids en querelle; ils disent que le printemps est le triomphe de l'azur et du soleil, que les sentiers fleuris sont remplis d'ivresse et qu'il est donc de rêver à l'ombre des arbres verts. Et voilà que depuis trois semaines la température s'assied à contre-cour des poétiques complets: les branches triomphantes remblent sous les feuilles transies, la bise qui souffle charrie des rhumes, les chemins sont remplis d'ornières boueuses, et si les ménages d'oiseaux se querellent, c'est qu'ils ont froid l'hiver dans leur gîte au grand air.

Le ciel a perdu la notion du bleu et, sauf peut-être en ma Provence, n'a plus que de mauvaises grilles.

Un journaliste a voulu avoir le secret de cette printanière calamité, et de grand matin, l'autre jour, est allé frapper à la porte d'un astronome. Mon curieux confrère M. Camille Flammarion n'intervient pas pour prendre leur défense, je crois bien que les astronomes et les météorologues vont encore passer un mauvais quart d'heure.

Le «joli mois de mai» chanté par les romanciers nous vaut en ce moment de désagréables surprises. Les poètes — ces farceurs — nous parlent de bourgeois éclats, de brises parfumées, de nids en querelle; ils disent que le printemps est le triomphe de l'azur et du soleil, que les sentiers fleuris sont remplis d'ivresse et qu'il est donc de rêver à l'ombre des arbres verts. Et voilà que depuis trois semaines la température s'assied à contre-cour des poétiques complets: les branches triomphantes remblent sous les feuilles transies, la bise qui souffle charrie des rhumes, les chemins sont remplis d'ornières boueuses, et si les ménages d'oiseaux se querellent, c'est qu'ils ont froid l'hiver dans leur gîte au grand air.

Le ciel a perdu la notion du bleu et, sauf peut-être en ma Provence, n'a plus que de mauvaises grilles.

Un journaliste a voulu avoir le secret de cette printanière calamité, et de grand matin, l'autre jour, est allé frapper à la porte d'un astronome. Mon curieux confrère M. Camille Flammarion n'intervient pas pour prendre leur défense, je crois bien que les astronomes et les météorologues vont encore passer un mauvais quart d'heure.

Le «joli mois de mai» chanté par les romanciers nous vaut en ce moment de désagréables surprises. Les poètes — ces farceurs — nous parlent de bourgeois éclats, de brises parfumées, de nids en querelle; ils disent que le printemps est le triomphe de l'azur et du soleil, que les sentiers fleuris sont remplis d'ivresse et qu'il est donc de rêver à l'ombre des arbres verts. Et voilà que depuis trois semaines la température s'assied à contre-cour des poétiques complets: les branches triomphantes remblent sous les feuilles transies, la bise qui souffle charrie des rhumes, les chemins sont remplis d'ornières boueuses, et si les ménages d'oiseaux se querellent, c'est qu'ils ont froid l'hiver dans leur gîte au grand air.

Le ciel a perdu la notion du bleu et, sauf peut-être en ma Provence, n'a plus que de mauvaises grilles.

Un journaliste a voulu avoir le secret de cette printanière calamité, et de grand matin, l'autre jour, est allé frapper à la porte d'un astronome. Mon curieux confrère M. Camille Flammarion n'intervient pas pour prendre leur défense, je crois bien que les astronomes et les météorologues vont encore passer un mauvais quart d'heure.

Le «joli mois de mai» chanté par les romanciers nous vaut en ce moment de désagréables surprises. Les poètes — ces farceurs — nous parlent de bourgeois éclats, de brises parfumées, de nids en querelle; ils disent que le printemps est le triomphe de l'azur et du soleil, que les sentiers fleuris sont remplis d'ivresse et qu'il est donc de rêver à l'ombre des arbres verts. Et voilà que depuis trois semaines la température s'assied à contre-cour des poétiques complets: les branches triomphantes remblent sous les feuilles transies, la bise qui souffle charrie des rhumes, les chemins sont remplis d'ornières boueuses, et si les ménages d'oiseaux se querellent, c'est qu'ils ont froid l'hiver dans leur gîte au grand air.

Le ciel a perdu la notion du bleu et, sauf peut-être en ma Provence, n'a plus que de mauvaises grilles.

Un journaliste a voulu avoir le secret de cette printanière calamité, et de grand matin, l'autre jour, est allé frapper à la porte d'un astronome. Mon curieux confrère M. Camille Flammarion n'intervient pas pour prendre leur défense, je crois bien que les astronomes et les météorologues vont encore passer un mauvais quart d'heure.

Le «joli mois de mai» chanté par les romanciers nous vaut en ce moment de désagréables surprises. Les poètes — ces farceurs — nous parlent de bourgeois éclats, de brises parfumées, de nids en querelle; ils disent que le printemps est le triomphe de l'azur et du soleil, que les sentiers fleuris sont remplis d'ivresse et qu'il est donc de rêver à l'ombre des arbres verts. Et voilà que depuis trois semaines la température s'assied à contre-cour des poétiques complets: les branches triomphantes remblent sous les feuilles transies, la bise qui souffle charrie des rhumes, les chemins sont remplis d'ornières boueuses, et si les ménages d'oiseaux se querellent, c'est qu'ils ont froid l'hiver dans leur gîte au grand air.

Le ciel a perdu la notion du bleu et, sauf peut-être en ma Provence, n'a plus que de mauvaises grilles.

Un journaliste a voulu avoir le secret de cette printanière calamité, et de grand matin, l'autre jour, est allé frapper à la porte d'un astronome. Mon curieux confrère M. Camille Flammarion n'intervient pas pour prendre leur défense, je crois bien que les astronomes et les météorologues vont encore passer un mauvais quart d'heure.

Le «joli mois de mai» chanté par les romanciers nous vaut en ce moment de désagréables surprises. Les poètes — ces farceurs — nous parlent de bourgeois éclats, de brises parfumées, de nids en querelle; ils disent que le printemps est le triomphe de l'azur et du soleil, que les sentiers fleuris sont remplis d'ivresse et qu'il est donc de rêver à l'ombre des arbres verts. Et voilà que depuis trois semaines la température s'assied à contre-cour des poétiques complets: les branches triomphantes remblent sous les feuilles transies, la bise qui souffle charrie des rhumes, les chemins sont remplis d'ornières boueuses, et si les ménages d'oiseaux se querellent, c'est qu'ils ont froid l'hiver dans leur gîte au grand air.

Le ciel a perdu la notion du bleu et, sauf peut-être en ma Provence, n'a plus que de mauvaises grilles.

Un journaliste a voulu avoir le secret de cette printanière calamité, et de grand matin, l'autre jour, est allé frapper à la porte d'un astronome. Mon curieux confrère M. Camille Flammarion n'intervient pas pour prendre leur défense, je crois bien que les astronomes et les météorologues vont encore passer un

